

COMPILATION D'ARTICLES DU MESSAGER ÉVANGÉLIQUE SUR LÉVITIQUE 23

Contenu :

| | |
|---|----|
| ME 1864 - Les fêtes juives - Lévitique 23 | 1 |
| ME 1909 - Lévitique 23: 1-4 (Méditation de J.N.D. no 172) | 10 |
| ME 1910 - Lévitique 23: 4-22 (Méditation de J.N.D. no 173) | 12 |
| ME 19012 - Lévitique 23: 1-3 (Méditation de J.N.D. n° 187) | 14 |
| ME 1912 - Lévitique 23: 4-14 (Méditation de J.N.D. n° 188) | 16 |
| ME 1912 - Lévitique 23: 15-22 (Méditation de J.N.D. n° 189) | 18 |
| ME 1912 - Lévitique 23: 23-36 (Méditation de J.N.D. n° 190) | 20 |
| ME 1912 - Lévitique 23: 33-44 (Méditation de J.N.D. n° 191) | 22 |

ME 1864 - Les fêtes juives - Lévitique 23

Je crois que les fêtes que ce chapitre nous présente doivent être considérées comme n'ayant absolument en vue que la terre. D'autres portions des Ecritures peuvent élever nos regards plus haut, dans le ciel, vers des résultats de ce qui est enseigné ici; mais comme ordonnées aux Juifs, les fêtes dont nous allons nous occuper ne peuvent, historiquement, être rapportées qu'à la terre. Ceci n'empêche pas que ces fêtes ne soient pour nous d'une importance infinie, car, quels que soient d'ailleurs les résultats célestes et glorieux dont nous parlons, la plupart des événements qui sont les fondements et les objets de notre foi, se sont accomplis historiquement sur la terre. Le Seigneur a été offert en sacrifice sur la terre, le Saint Esprit est descendu sur les disciples sur la terre; l'Eglise, quoique sa gloire ne soit pas terrestre, a été formée par les souffrances sur la terre, et elle-même, elle attend que la création soit délivrée de la servitude de la corruption. Le caractère et la valeur de ce qui a été fait sur la terre, de ce en quoi l'Eglise trouve sa part, nous sont présentés avec tous les détails nécessaires dans le chapitre que nous avons devant nous.

Il y a sept fêtes: le Sabbat; la Pâque; les pains sans levain; la Pentecôte ou les premiers fruits; la fête des trompettes; celle de l'expiation; et enfin celle des tabernacles.

La première fête a un caractère particulier. Avant même que nous apprenions ce qui a amené ou précédé le repos, la grande vérité qu'il «reste *un Repos*», est établie et mise en évidence. C'était là la vérité première, et qui imprimait son cachet sur toutes choses. — Entre les trois fêtes qui suivent et les trois dernières qui viennent après, il y a un intervalle long et significatif, qui s'étend jusqu'au septième mois; alors seulement la trompette retentit, pour la première des trois dernières fêtes; et nous ne trouvons au sujet de ce long intervalle, qu'une seule remarque dont nous dirons un mot plus loin.

Nous rencontrons un arrangement du même genre dans les sept paraboles du chapitre 13 de l'Evangile de Matthieu, qui nous donnent l'histoire prophétique du royaume des cieux. Le chapitre 23 du Lévitique nous montre, au contraire, les voies terrestres de Dieu en grâce envers Israël, et dans bien des cas, nous le savons, par la grâce d'adoption envers nous aussi. D'un côté, nous trouvons le récit de ce qui a préparé le *repos*, précédé par l'établissement de ce repos, qui est le repos de Dieu en type; de l'autre, les effets et la nature du *travail* nous sont présentés, après que nous avons pu apprendre quels sont les traits caractéristiques de *l'ouvrier*, et quels sont, en principe, et la manière de la réception et les résultats de son travail.

Le repos de Dieu est ce qui distingue l'homme de l'animal, ce qui fait que l'homme n'est pas comme l'animal, dont toutes les espérances et tout le travail trouvent leur terme ici-bas, dans ce qui périclète, pour ne prendre les choses qu'au point de vue le plus favorable. «La promesse nous est laissée, dit l'Écriture, d'entrer dans son repos», — le repos de Dieu (Hébreux 4). La part de bonheur et de communion, dans lesquels Dieu, jouissant de ses oeuvres de création et de rédemption, a trouvé sa satisfaction, il nous la fait partager dans les richesses de sa grâce; par son travail, il nous fait participer à ce qui fait sa joie et ses délices, qu'il s'agisse de communion céleste ou de bénédiction terrestre. Les pensées et les aspirations de la créature renouvelée sont amenées à trouver leur source et leur fin dans ce repos de Dieu, maintenant en espérance. Dieu et l'homme sont amenés à l'unité ou à la communion d'une même félicité, la créature (c'est-à-dire, nous) étant, par le Saint Esprit, rendue capable de jouir de cette communion. La création elle-même est également bénie et en repos. La foi, la patience et la lutte y sont maintenant nécessairement liées, et donnent ainsi un caractère complexe à la pensée du fidèle, car si le repos est assuré et certain pour lui; si le repos lui appartient, la lutte est là, dans le présent; il y est assujéti et doit passer par ce chemin. *Le Sabbat*, c'est-à-dire le septième jour, était donc la première grande fête caractéristique et répétée. — Le Sabbat était au septième jour, parce que le repos venait après le travail, et que ni la chair, ni la loi, ne connaissaient de repos qu'à la fin du travail, et que le repos du monde et de la terre, le repos de la création, ne devait arriver, qu'après que la peine et le travail, introduits par le péché, auraient pris fin et seraient passés. Ce septième jour figurait le repos de Dieu après la création (comparez Genèse 2: 1-3); et quand le travail eût été imposé à l'homme, ce jour devint, pour celui-ci (l'homme dans la chair et ayant son héritage sur la terre) le gage et le type du repos qui restait pour le monde et pour lui.

Mais les saints n'ont rien dans le monde; ils sont morts au monde: la résurrection est pour eux le commencement, en même temps que la substance et la fin de leur espérance et de leur vie. Le premier jour de la semaine, auquel Jésus ressuscita d'entre les morts, est pour eux, dans leur culte, le vivant témoignage (aussi bien que le mémorial de ce qui leur a valu le repos), du repos qui demeure pour eux, dont ils jouissent maintenant en esprit; et dont ils sortent pour aller travailler, encore un peu de temps, dans le monde, au milieu duquel ils sont appelés à vivre pour le moment. Ce jour n'est pas pour eux le repos de la création et un repos terrestre, mais la rédemption, la résurrection, et l'espérance d'un repos dans le ciel; c'est pourquoi ils le célèbrent, non pas au jour où Dieu se reposa lors de la création, mais au jour où Jésus, le commencement de la bénédiction et de la gloire, comme chef de l'Assemblée, le premier-né d'entre les morts, ressuscita et, pour ce qui est de l'oeuvre de la rédemption, se reposa. Cette oeuvre, en effet, était achevée, et, sous ce rapport, Jésus se repose, continuant seulement d'agir incessamment encore pour la bénédiction éternelle et le service des siens, qui, dans ces choses, se réjouissent et sont en communion avec Lui, comme avec leur souverain sacrificateur, Celui qui conduit leurs louanges, sans qu'ils s'en reposent jamais, — en puissance de vie maintenant, en esprit; plus tard dans le corps.

Le Sabbat représente donc le repos millénial tout entier; le repos céleste, ou la résurrection, et le repos terrestre ou repos pour la chair. Toutefois, sauf quant au principe général, le chapitre qui nous occupe ne parle que du repos terrestre, le repos de la création. La loi conservait le type de ce repos, tout en prouvant que, sous son régime, l'homme ne pouvait y arriver; c'est pourquoi, quand le Seigneur fut accusé de violer le Sabbat, il répondit: «Mon Père *travaille* jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17): le Père et le Fils intervenaient en grâce pour amener ce bonheur que la loi ne pouvait produire, auquel l'homme, dans son impuissance, ne pouvait atteindre; Dieu, dans sa souveraineté, et dans la gloire de la rédemption, comme Père et Fils, intervenait; il «travaillait» Lui-même, sans se reposer, car il était venu en grâce, là où l'homme dans sa misère ne trouvait pas de repos. *Jusqu'à maintenant*, le Père et le Fils «travaillaient», car l'homme n'était pas encore délivré.

Mais passons maintenant aux autres fêtes. Il y avait trois grandes fêtes principales: la Pâque, la Pentecôte, et les Tabernacles, ayant chacune son caractère particulier et distinct; c'étaient les fêtes, à l'occasion desquelles tous les mâles devaient se rassembler dans le lieu que l'Éternel s'était choisi pour y faire habiter son nom (Exode 23: 17; Deutéronome 16: 16); mais suivons, dans notre examen, l'ordre dans lequel les fêtes se présentent à nous dans le chapitre qui nous occupe. Le chapitre est divisé en un certain nombre d'ordonnances distinctes, commençant chacune par ces paroles: «l'Éternel parla aussi à Moïse, en disant». — Le premier paragraphe ou la première ordonnance finit au verset 8, et réunit dans une série, formant un seul tout, le Sabbat, la Pâque et la Fête des pains sans levain. Bien qu'au verset 4, la Pâque soit distinguée

des deux autres fêtes que je viens de nommer comme étant historiquement la première des six fêtes annuelles, les autres fêtes sont, moralement, liées et identifiées avec elle, car ce n'est que par la Pâque que l'on obtient le repos. Il peut, y avoir d'autres choses qui contribuent au repos, mais on le possède par la Pâque; et, en principe, ceci est aussi vrai pour l'Eglise, que lorsqu'il s'agit du repos terrestre: — «qui nous a rendus capables de participer à l'héritage», dit l'Ecriture (Colossiens 1: 12). Ce principe est d'une grande importance. *La pâque de Dieu* est l'unique et seul fondement de repos et de sécurité, de la valeur duquel les enfants et le peuple de Dieu peuvent se nourrir dans leurs maisons, pendant qu'ils sont abrités par le sang qui couvre les linteaux de leurs portes. L'ange destructeur voit le sang et, ne pouvant entrer, il passe outre. Dans les maisons des Israélites, tout est paix, quoique le jugement les environne, et que l'épreuve et la lutte les attendent: ainsi, l'Eglise est en repos, dans la sécurité où la place la foi en l'Agneau pascal, mangé à l'intérieur des portes teintes de sang. Ceci n'est pas l'oeuvre de l'Esprit de Dieu, sauf en ce que l'Esprit en rend témoignage au-dedans de nous, et pour nous. L'oeuvre de l'Esprit découvre le péché, nous mène à la lutte, provoque en nous ces exercices qui mettent au jour les fautes et les manquements de nos coeurs; mais l'oeuvre de l'Esprit n'est jamais la garantie ou le fondement de notre paix. Quand l'Ennemi nous attaque, l'Esprit peut être le moyen de prouver que la paix que nous possédons n'est pas une *fausse* paix; mais l'oeuvre de l'Esprit ne peut *jamais* être le fondement véritable de notre paix, car cette oeuvre est toujours liée en nous à beaucoup d'imperfection; et, il faut la perfection quelque part, pour qu'il y ait un fondement de paix devant un Dieu parfait. «Par une seule *offrande*, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). «Il a fait la paix par le sang de sa croix» (Colossiens 1: 20). Rien ne peut être mêlé à cela; rien en nous ne peut s'élever à la mesure de sainteté dont ce sang est l'expression, ni ne peut par conséquent faire la paix comme ce sang l'a faite. Il est la revendication même de la parfaite sainteté en face de tout le péché, et par suite la paix *parfaite* du croyant en face de tout le péché, car ce qui seul pouvait réellement mesurer toute l'étendue du péché, abolit le péché et en purifie ceux qui marchent dans la lumière. «Car aussi notre Pâque, Christ, a été sacrifié pour nous» (1 Corinthiens 5: 7). Christ, sacrifié pour nous, est donc bien positivement l'antitype de l'agneau qui était immolé. De plus, c'est sous ce caractère que Christ, quant à son oeuvre et à la valeur de cette oeuvre, occupe maintenant le trône, ainsi que nous l'apprennent Hébreux 1: 3; Philippiens 2: 9, 10; Apocalypse 5: 9.

La Fête des pains sans levain se rattachait à la Pâque elle venait nécessairement après celle-ci. Ayant été acceptés en vertu du sang, nous saisissons la perfection sans levain de Christ, et nous nous en nourrissons. La foi nous le fait connaître, comme n'ayant en Lui aucun «levain de malice ou de méchanceté», et par l'esprit de sa sainteté qui habite dans notre nouvelle nature, nous avons communion avec Lui, nous jouissons de Lui, et faisons de Lui notre nourriture. La fête des pains sans levain nous présente donc le sacrifice sans tare et la perfection sans levain de Christ, auxquels nous avons part; ces choses qui sont le fondement assuré du repos, de ce repos qui reste pour le peuple de Dieu. Voilà ce que Christ était dans le monde, — et en figure nous apprenons à le connaître ainsi ici.

Du verset 9 au verset 23, il y a un nouveau commandement. — Nous y trouvons la relation de Christ ressuscité et présenté à Dieu en résurrection, avec l'Eglise; — c'est-à-dire proprement, la relation du résidu Juif avec Lui: l'adoption des nations est une chose différente; quoique pleinement révélée dans l'Ecriture; en sorte que, en résultat final, il n'y aura ni Juif ni Gentil. Mais l'enseignement du passage que nous avons ici devant nous ne va pas au-delà de la résurrection.

Le matin, après le Sabbat, la *gerbe des premiers fruits* était tournoyée devant l'Eternel (versets 10-14). Au premier jour de la semaine, le Seigneur Jésus, n'ayant pas vu la corruption, ressuscita d'entre les morts, et devint ainsi les prémices de ceux qui dorment; comme dans la Pâque, l'accomplissement littéral du type, selon la propre déclaration des Ecritures. On offrait le même jour à l'Eternel un agneau pour l'holocauste et une offrande de gâteau; et, à ce propos, je suis obligé de faire ici au sujet des sacrifices une courte digression, dont nous verrons l'utilité dans la seconde partie de l'ordonnance dont nous nous occupons dans ce moment. Nous lisons en effet, au verset 19, qu'avec les premiers fruits de la Fête des semaines, un sacrifice pour le péché et un sacrifice de prospérité étaient offerts (verset 17); il n'en *était pas* de même à l'égard de la *gerbe* des premiers fruits, type de la résurrection de Christ, sur laquelle repose l'acceptation de l'Eglise et des Juifs, ainsi qu'il est dit au verset 11: «afin qu'elle soit agréée pour vous».

Les sacrifices dont nous entretient le livre du Lévitique, sont dans l'ordre dans lequel ils nous sont donnés: l'holocauste, l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérité, le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le

délict. Les deux premiers représentent Christ, s'offrant Lui-même à Dieu sans tache et parfait; le troisième est la figure de la communion de l'adorateur avec le sacrifice, et avec Dieu par le sacrifice; les deux derniers sont l'expression du besoin de l'adorateur comme pécheur responsable devant Dieu, cette responsabilité étant portée pour lui par la victime à lui substituée, et qui sous le poids du péché et de la responsabilité dont elle s'est chargée, est traitée comme le pécheur lui-même devait l'être. Ces différents traits donnent un caractère très distinct à chacun de ces sacrifices, et trouvent tous leur révélation dans la mort et le sacrifice de Jésus.

L'holocauste était donc la figure de l'abandon complet de la vie, duquel tout dépendait; et cela non pas par suite d'une transgression imputée, mais l'offrande de Lui-même, offrande non imposée mais absolument volontaire, comme nous pouvons lire au chapitre 10 de l'Evangile de Jean: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père» (versets 17, 18). La vie entière de Jésus était l'expression de ce principe, dont sa mort fut le plein accomplissement et la pleine manifestation et le sceau: «*Il se donna Lui-même pour nous!*». C'est de cette offrande de Lui-même que l'évangile de Jean, qui présente Christ spécialement comme le Fils de Dieu, rend particulièrement témoignage. Je ne parle que de ce qui se rapporte au sujet que nous traitons. Jean ne fait pas mention du jardin de Gethsémané, mais il dit: «Levez-vous, partons d'ici». Et puis: «C'est moi»; — et «ils reculèrent et tombèrent par terre». — «Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, afin que la parole qu'il avait dite, fut accomplie: Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés», même ceux-là qui l'abandonnèrent et s'enfuirent. Jean ne rapporte pas le: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?». — Il ne dit pas simplement que Jésus: «*expira*» mais qu'il «*remit son esprit*» (comparez Matthieu 27: 50; Marc 15: 37; Luc 23: 46; Jean 19: 30). N'est-ce pas là l'holocauste offert à l'entrée du tabernacle d'assignation de l'offrande de la victime elle-même, de sa propre et libre volonté, jusqu'à la dernière limite? Il était toujours vrai, en principe, que la «viande» de Jésus était «de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé» (Jean 4: 34); mais jamais davantage que lorsque notre bien-aimé Maître et Seigneur, le libre Seigneur de toutes choses, rendit son âme au Père. Ce sacrifice était une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel. La même chose n'est pas dite du *sacrifice pour le péché* comme tel; on confessait les péchés sur le *sacrifice pour le péché*; il était brûlé hors du camp comme une chose souillée; la victime substituée portait les péchés sur sa tête et dans son corps, fait péché pour le pécheur, souillé et traité comme tel. Seulement, afin de faire ressortir le lien qui unit cette offrande et l'holocauste, car toutes les deux figurent Christ, la graisse était brûlée sur l'autel (*), et était d'agréable odeur à l'Eternel; mais le sacrifice lui-même, dans son caractère propre, n'était pas une offrande faite par feu d'agréable odeur à l'Eternel. Le *sacrifice du gâteau* avait le même caractère général que l'holocauste, en ce qu'il était comme celui-ci une offrande volontaire faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel; l'holocauste étant, ce me semble, l'offrande complète de la vie; l'offrande du gâteau, celle des facultés naturelles du Seigneur comme homme, facultés qui, étant toutes parfaites comme sa volonté, faisaient de Jésus comme homme, de toute manière, une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel. Le *sacrifice de prospérité* était par la graisse brûlée sur l'autel, une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel: Ceux qui l'offraient en mangeaient la chair, et puisqu'il était la communion des adorateurs, et que ceux-ci avaient en eux du péché, ils devaient offrir en même temps des pains levés (voyez Lévitique 8: 11 et suivants).

(*) Excepté dans le cas de la génisse rousse, qui était toute entière un sacrifice pour le péché.

Avec l'offrande de la gerbe des premiers fruits, il n'y avait donc pas de sacrifice pour le péché, ni de sacrifice de prospérité; le témoignage de la perfection du dévouement de lui-même, dans lequel Christ s'est offert lui-même dans sa vie et dans sa mort, son offrande parfaite de lui-même accompagnait seule le tournoiement de l'offrande devant Dieu figurant la présentation à Dieu de celui qui était ressuscité sans avoir vu la corruption (comparez Jean 14: 30; Actes des Apôtres 2: 24-32; Romains 6: 4). Il ne pouvait être question ici de levain; la semence semée et la première gerbe élevée en étaient également absolument exempts par leur nature. — C'est à ce fait que se rattache l'Assemblée; c'est sur ce fait qu'elle est fondée, comme toute espérance, sur la résurrection. Le péché et la mort étant entrés dans le monde, la résurrection est le seul chemin pour en sortir. Jésus seul pouvait présenter à Dieu une offrande pure et sans tache, qui délivrât l'homme du péché et de la mort. La résurrection fut le témoignage et la puissance de l'acceptation de l'Assemblée, car Jésus, comme son représentant, avait porté ses péchés dans son corps sur le bois, et les avait ôtés; ils n'étaient plus; ils étaient pardonnés. Jésus ressuscita quitte de ces péchés. «Il a été livré pour

nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25); par conséquent nous avons la paix. La résurrection fut aussi le commencement, la source et le caractère de la vie de l'Eglise, comme elle fut la puissance dans laquelle Jésus accomplit tout ce qui assurait au Juif «les gratuités immuables de David» (Esaïe 55: 3), et, par une sacrificature perpétuelle, assurait la gloire à l'Eglise, — au pécheur appelé par grâce. L'Eglise est ressuscitée avec Christ, toutes ses transgressions ayant été pardonnées.

Mais en relation avec la résurrection et l'élévation de Christ, nous trouvons la communication de la puissance nécessaire pour jouir de ces choses et de toutes leurs conséquences, savoir (*) le don du Saint Esprit, qui correspond au don de la loi après la rédemption hors de l'Egypte. C'est pourquoi, le matin après le septième sabbat qui suivait l'offrande des premiers fruits (le cinquantième jour ou jour de la Pentecôte), on célébrait la fête associée à celle de la gerbe tournoyée; — on offrait un nouveau sacrifice de gâteau; — c'était la fête des premiers fruits. «Vous apporterez de vos demeures deux pains pour en faire une offrande tournoyée; ils seront de deux dixièmes, et de fine farine, pétris avec du levain, ce sont les premiers fruits à l'Eternel» (verset 17). Ces pains-là devaient donc être pétris avec du levain; et le sens de cette partie de l'ordonnance nous est expliqué dans la première épître aux Corinthiens, chapitre 5, verset 8. C'est pourquoi faisons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité, Philippiens 3: 20, et le lieu de sa communion (Ephésiens 2: 6 et même toute l'épître). — Je dis que l'ascension de Christ était «nécessaire», tant à cause de la révélation du mystère, qu'à cause des paroles du Seigneur (Jean 20: 17), qui ne veut être reconnu et adoré du Juif, comme ressuscité, avant qu'il soit entré dans la gloire par son ascension, le ciel le recevant, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses (comp. Actes des Apôtres 3: 21). C'est pourquoi Pierre, en parlant du don du Saint Esprit, présenté ici en type, dit: «Etant donc exalté par la droite de Dieu, *Il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez*» (Actes des Apôtres 2: 33). Mais les fêtes, dont le Lévitique nous entretient, étant en elles-mêmes l'expression de ce qui se réalise sur la terre, comme se rapportant aux Juifs (quoique les Gentils pussent être introduits), elles ne pénètrent pas au-delà du voile, bien que le tournoiement de l'offrande devant l'Eternel figure, dans un sens général, la présentation à Dieu, nécessaire pour tous.

(*) Je dis: «toutes leurs conséquences», par la raison que, quoique le type, tel que nous le trouvons ici, ne s'étende pas jusque dans les lieux célestes, de fait, comme nous le savons, l'ascension de Christ était nécessaire, pour que l'Eglise reçut le don du Saint Esprit — pour que les Gentils fussent amenés — pour constituer pour l'Eglise le fondement de la connaissance de la justice (Jean 16: 10), — le caractère de sa vie (Colossiens 1: 27).

Dans les directions données au sujet de l'offrande du gâteau, nous lisons d'abord: «Quelque gâteau que vous offriez à l'Eternel, il ne sera point fait avec du levain, car vous ne ferez point fumer de levain, ni de miel, dans aucune offrande faite par feu à l'Eternel». Et puis, relativement à l'oblation des premiers fruits, le verset suivant nous dit: «Vous pourrez bien les offrir à l'Eternel dans l'offrande des prémices, mais ils ne seront point mis sur l'autel pour être une oblation de bonne odeur» (voyez Lévitique 2: 11, 12). L'accomplissement historique de cette fête des premiers fruits ou de la Pentecôte, qui faisait partie de celle de la gerbe de résurrection, est trop bien connue, pour que nous ayons besoin d'en faire l'application (voyez Actes des Apôtres 2: 1 et suivants). C'est au «jour de la Pentecôte», que l'Eglise fut, pour la première fois, formellement rassemblée; et quoique les opérations de l'Esprit aient continué ce rassemblement jusqu'à nos jours, elles portent toujours le même caractère. «Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons comme une sorte de *prémices de ses créatures*» (Jacques 1: 18).

Ainsi, de même que Christ sacrifié nous a été présenté en figure dans la Pâque, Christ ressuscité et élevé sans souillure, devant Dieu dans la gloire, dans la gerbe des premiers fruits, accompagnée d'un holocauste et d'un sacrifice de gâteau sans levain, ainsi nous avons trouvé maintenant, en relation avec ce qui précède et comme conséquence, l'action vivifiante du Saint Esprit qui nous rassemble, mais les prémices de la nouvelle créature formées ainsi, mêlées avec du levain. Dans l'oeuvre que le Saint Esprit produit, il reste autre chose que lui-même: il y a du levain, et par conséquent, quoique offerte à l'Eternel, l'offrande ne pouvait être brûlée sur l'autel en agréable odeur. Telle est la différence essentielle entre l'Eglise et Christ. Christ est parfait de toute manière, et dans son sacrifice, une odeur agréable, faite par feu, beauté et perfection sans mélange, propre à être présenté à Dieu, selon la sainteté de son jugement; l'Eglise aussi, par l'opération du Saint Esprit, est offerte à Dieu; mais quelle que soit l'étendue des bénédictions dont elle est comblée, elle renferme encore du levain «le levain de malice et de méchanceté», et par suite, elle ne peut être offerte en agréable

odeur en offrande faite par feu à l'Eternel. Tel est donc, maintenant encore, le caractère de l'Eglise, présentée en elle-même à Dieu. Les fruits de l'Esprit en elle peuvent être agréables à Dieu, et lui sont agréables sans doute, un parfum de bonne odeur; la chair peut être soumise et mortifiée, et ces fruits bénis, contre lesquels il n'y a pas de loi, peuvent être agréés de Dieu, comme le résultat en nous et pour sa gloire, de la semence de sa grâce, et cela d'autant plus qu'ils sont produits dans un pareil terrain; toutefois, étant offerts à Dieu en eux-mêmes, ils sont mélangés de levain. Mais Dieu, dans l'ordonnance, pourvoyait d'une manière remarquable à cette infirmité, il ordonne un sacrifice pour le péché, offert et tournoyé avec les pains levés (versets 19, 20); et comme l'offrande de Christ était présentée dans sa pureté propre, et pouvait être un parfum de bonne odeur, ainsi aussi les pains levés étaient acceptés en vertu de ce qui les accompagnait, c'est-à-dire du sacrifice pour le péché, qui subvenait pour ainsi dire, et suppléait à la présence du levain. Un sacrifice de prospérité accompagnait aussi l'offrande, parce que la joie et la communion de l'Eglise par l'Esprit y sont associées.

Toute la dispensation actuelle porte le caractère de cette fête; la Pâque et les Pains sans levain se rattachent au repos; la Gerbe des prémices aux offrandes parfaites qui l'accompagnent; les Pains levés qui la suivent, au sacrifice pour le péché qu'ils rendaient nécessaire, et au sacrifice de communion qui en était le résultat et qui était encore caractérisé par le levain qui était là (voyez Lévitique 7: 3). L'oeuvre de Christ pour le repos, et le rassemblement et l'état de l'Eglise auxquels répond le sacrifice pour le péché, sont mis ainsi clairement et distinctement en évidence; et la dispensation dans laquelle nous nous trouvons placés ne va pas au-delà de ces choses.

Nous trouvons au verset 22 une allusion à *la moisson*, mais ce sujet n'est pas traité pour le moment. «La moisson» embrassait des choses célestes, le froment (puisque Christ lui-même a été rejeté, ressuscité et glorifié) qui devait être recueilli dans son grenier. Sa position dépassait les choses terrestres, car Christ, lui, était sorti des choses terrestres pour aller dans le ciel.

La condition toute entière et les circonstances dans lesquelles l'Eglise se trouve, quoiqu'elle soit sous l'action de l'Esprit de Dieu manifestée sur la terre, n'appartenaient pas aux choses célestes; c'était toujours le pain levé. La moisson se rattachait proprement à la gerbe tournoyée, à la résurrection, et elle est passée sous silence, parce que l'Eglise ressuscitée sera associée à Christ dans la gloire céleste. Toutefois il est fait allusion à la moisson, non par le moyen d'une fête, ou d'une partie d'une fête, mais par un fait qui s'y rattache. La moisson ne dépouillait pas, et, selon le dessein de Dieu, ne devait pas dépouiller entièrement le champ. Les bouts du champs n'étaient, ne devaient pas être moissonnés; les épis qui restaient ne devaient pas être glanés: il restait dans le champ, après la moisson, des épis qui, quoique n'étant pas recueillis dans le grenier, étaient cependant du froment; et il n'est question ici que de cela, et il n'est fait aucune mention de l'ivraie.

Après ces choses, nous sommes ramenés au cours des choses terrestres. Bien des mois s'étaient écoulés depuis que Dieu avait commencé à travailler, et bien des mois devaient s'écouler encore, après, la période non mentionnée des choses célestes, avant que le temps fut là de revenir aux conseils divins qui se rapportaient proprement à la terre (*). Les premiers fruits caractérisent toute l'époque, et quant à la moisson il n'en est question qu'en passant pour dire qu'elle ne dépouillait pas entièrement le champ.

(*) Je suppose d'après cela que, strictement parlant, le passage se rapporte aux Juifs, quoique d'autres portions de l'Ecriture nous montrent l'introduction des Gentils dans la bénédiction et les circonstances qui s'y rattachent.

Le verset 23 amène, comme accompagnant le commencement du septième mois, une sainte convocation, *un mémorial de jubilation*, un jour de joie et de repos. On s'y souvenait de l'Eternel. C'était le caractère de la fête: — c'était un mémorial. La fête se célébrait quand la lune commençait de nouveau à recevoir la lumière du soleil, quoique faiblement encore et ayant été jusqu'ici obscurcie. Quand les autres pensées ont passé, le mémorial du Seigneur prend de la puissance. Les trompettes se faisaient entendre à d'autres époques, comme mémorial devant le Seigneur; mais cette fête-ci était elle-même la fête de mémorial: les trompettes caractérisaient l'objet même de la fête; seulement, celle-ci avait lieu à la réapparition de la lune et non pas à celle du soleil de justice. Jusqu'au temps figuré par cette fête, la lune avait été éclipsée par la lumière spirituelle au moins du soleil de justice, maintenant elle reparait éclairée par le soleil de justice lui-même, dont elle reflète les rayons, toute oubliée qu'elle eût été, au moins par l'homme dans son orgueil.

La trompette se faisait entendre à la nouvelle lune, au jour solennel de la fête (Psaumes 81: 3; Esaïe 60): car si une femme pouvait oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre, encore que les hommes l'oubliassent, Sion était gravée sur les paumes des mains de Celui qui ne se lasse point et ne se travaille point, et dont il n'est pas possible de sonder l'intelligence (Esaïe 49: 15, 16; 40: 28). — «Car s'il a parlé de lui, il n'a pas manqué de s'en souvenir avec tendresse» (Jérémie 31: 20). — «Ses serviteurs se sont affectionnés à ses pierres» (Psaumes 101: 14). L'appel était public et retentissant, quoiqu'il se fit pendant la nouvelle lune; — et quand la trompette se faisait entendre, elle réclamait l'attention des îles, de tous les habitants du monde, de tous ceux qui demeuraient sur la terre (comparez Esaïe 18: 3, 4 et suivants).

L'appel général et public étant fait, *le jour des propitiations* arrive pour Israël, où chacun de ceux du peuple est appelé à passer par une humiliation personnelle, qui, dans son caractère, était une mise à part pour Dieu. C'était un jour auquel les Israélites devaient affliger leurs âmes, et s'abstenir de toute occupation mondaine: «Vous ne ferez aucune oeuvre». Toute âme qui ne s'affligeait pas devait être retranchée, et il en sera ainsi, en effet, quand ce jour viendra pour Israël; Joël nous le montre (Joël 2); Sophonie nous en fait connaître le caractère (Sophonie 3: 12); l'affliction elle-même nous est décrite par Zacharie (Zacharie 12); Esaïe enfin au chapitre 53, nous montre Israël, reconnaissant hautement la valeur de l'oeuvre qui a fait la paix pour ceux qui menaient deuil (*).

(*) *Je n'ai pas besoin de dire que la valeur de cette oeuvre est applicable à l'Eglise; mais confessée hautement par le résidu Juif au dernier jour.*

Ces deux fêtes des trompettes et des propitiations sont encore à venir; ce sont des ordonnances pour Israël, dont l'accomplissement anti-typique aura lieu plus tard, après que la période accordée d'une manière spéciale à l'Eglise, rassemblée par l'Esprit comme un pain levé des premiers fruits tournoyé devant l'Eternel, sera écoulée.

Le jour du retentissement de la trompette et le jour de l'expiation, — ce jour d'humiliation et d'affliction pour Israël, — sont suivis, après l'intervalle parfait de deux fois sept jours, par la sainte convocation de *la Fête des Tabernacles*, à laquelle tous les enfants d'Israël devaient se présenter: — c'était «la grande assemblée». Quelques détails remarquables se rattachent à cette fête. Pour autant que je sache, elle seule est appelée une assemblée solennelle, sauf une seule fois, probablement dans le même but, la fête de la Pâque, au chapitre 16, verset 8 du Deutéronome. La fête des Tabernacles était la dernière grande fête de l'année. Ce fut à l'occasion de cette fête qu'eût lieu la dédicace du temple de Salomon, lorsque «le roi, tournant son visage, bénit toute l'assemblée d'Israël», après que le Dieu d'Israël eut accompli de sa main, ce qu'il avait dit de sa bouche à David, et que la gloire de l'Eternel eut rempli la maison de Dieu. Ce fut à l'occasion de cette fête que les enfants d'Israël furent rassemblés sous Néhémie, après qu'ils eurent été ramenés dans leur pays après la captivité de Babylone. Ce fut encore à la même occasion que les frères de Jésus s'engagèrent à se montrer *au monde*; mais son temps n'était pas encore venu, quoique leur temps fut toujours prêt et il ne monta pas alors à la fête (Jean 7). C'était le rassemblement final de toute la congrégation d'Israël.

Un autre détail remarquable, dans la fête des Tabernacles, c'est qu'il y avait un huitième jour, ou, comme nous dirions, un premier jour de la semaine, ce qui n'avait pas lieu aux autres fêtes. Il en est fait mention au verset 39, après la récapitulation des fêtes que nous venons de passer en revue; et il est dit, pour que nous le remarquions, que la fête devait être célébrée après qu'on avait recueilli le fruit du pays. De plus, tous ceux qui seraient nés d'entre les Israélites devaient demeurer dans des tentes, en témoignage de ce qu'ils avaient été appelés à demeurer comme des pèlerins dans des tentes, à l'ombre du Seigneur, dans une terre déserte et sans abri. C'était la fête de la rentrée de la récolte; et «le huitième jour» est, comme nous l'avons vu, le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection. Les Israélites devaient se réjouir devant l'Eternel pendant sept jours; c'était la part qui leur revenait dans leur repos; mais le huitième jour était le jour de l'assemblée solennelle, «la grande journée de la Fête». L'introduction de l'Eglise ressuscitée, sa relation particulière avec le repos qui reste pour le peuple de Dieu, se lient, sans doute, à ce jour-là. Ce que le Seigneur dit à l'occasion de «la grande journée de la fête», établit et confirme ce que nous avançons. «En la dernière journée, la grande journée de la fête», à laquelle, quoique présent en type, Jésus n'avait pas voulu se montrer au monde, Il cria, disant: «Si *quelqu'un* a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce

qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui)» (Jean 7: 37, 38).

Ce passage nous présente, en premier lieu, l'admission des nations: «Si *quelqu'un* a soif»; puis le don du Saint Esprit, ce témoin des choses célestes, duquel découlent les eaux rafraîchissantes de la divine connaissance et de la grâce; ce témoin de ce qui a été établi, lorsque Jésus, en montant au ciel, a été glorifié, et dont le Saint Esprit, venant du ciel, rend témoignage. Il y a sans doute ici, dans les paroles du Seigneur, une allusion au rocher du désert. C'était lorsqu'Israël, sorti du désert, serait entré dans le pays, qu'il devait célébrer la fête des Tabernacles. Jésus n'était pas encore manifesté au monde, et ne devait pas l'être avant d'être glorifié. En attendant, les saints altérés se trouvaient dans le désert, «dans une terre déserte et aride, où il n'y avait point d'eau», attendant de voir la gloire qui leur apporterait le repos, — ce premier jour de la semaine nouvelle et éternelle, alors que Jésus apparaîtrait. Mais, de chacun d'eux découleraient des fleuves d'eau vive; l'âme de chacun d'eux, par le Saint Esprit demeurant en lui, deviendrait le moyen d'une bénédiction sans bornes; chacun de ceux qui autrefois étaient altérés, serait une source de bénédiction pour d'autres. Ce n'est pas seulement que le croyant serait né du Saint Esprit, ou que le Saint Esprit demeurerait en lui, comme une source jaillissant en vie éternelle, mais de son âme découlerait un fleuve de choses spirituelles et célestes, toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. «De son ventre», dit l'Écriture; parce que pour celui qui croyait, ce n'était pas seulement un don qui lui était fait, ce qui est la forme la moins importante de la présence du Saint Esprit, car là même où le don existait, Jésus pouvait toujours dire «Je ne vous connais pas» (comparez Nombres 24: 1-4; Matthieu 7: 22, 23; 1 Corinthiens 13: 1-3); mais que les affections de l'âme étant divinement renouvelées, l'homme, qui aurait reçu l'Esprit, serait rendu capable, par la puissance de cet Esprit, de posséder et de communiquer ces joies célestes, d'en jouir, de les faire connaître, en attendant qu'elles soient réalisées à la huitième et grande journée de la fête, quand Jésus, après s'être caché pendant si longtemps, et avoir fait les choses comme en secret, serait manifesté au monde. La scène dont nous parlons embrasse, par conséquent, ce que nous nommons habituellement l'Église des nations, l'Église glorifiée, et dont le Seigneur avait dit que l'Esprit qui y habite dans sa bénédiction toute puissante, dans chaque âme *individuellement*, serait le signe dans le désert, non seulement comme un rocher d'où découleraient pour tous des fleuves d'eau vive, mais en ce que ces fleuves découleraient du ventre de celui qui croirait. La portée du huitième jour de la fête apparaît ainsi bien clairement.

La fête de la récolte se rapportait proprement à Israël, le peuple de Dieu, ramené du milieu de tous les peuples, hors du désert, au lieu du repos de Dieu, pour s'y réjouir. Mais cette fête nous ouvre une autre perspective, vaguement accusée encore, dans laquelle Israël et le monde auront sans doute leur part de bénédiction, mais (le regard du croyant rempli du Saint Esprit saura le discerner) dans laquelle les bénédictions découleront de sources plus élevées, quoique les plaines inférieures puissent être arrosées par elles, de sources intarissables, infinies, alimentées par le ciel même, lorsque, en réponse aux désirs ainsi formés de ses rachetés, le Seigneur répandra de sa plénitude: et «l'Éternel répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jizréhel». Dieu «la sèmera pour *Lui* en la terre, et fera miséricorde à Lo-Ruhama, et il dira à Lo-Hammi: Tu es mon peuple; et il Lui dira: mon Dieu!» (Osée 2: 21-23). Alors les montagnes, recevant la pluie des bénédictions d'en haut, distribueront ces richesses par les vallées que le Seigneur aura formées et les plaines inférieures seront arrosées par la bonté et la gratuité que par elles-mêmes, dans leur position basse et éloignée, elles n'auraient jamais pu atteindre ou amener jusqu'à elles. Bienheureux sera ce jour-là: — un jour d'union et de joie sans obstacle! Toute cette création longtemps divisée, cette création, qui n'a jamais été véritablement unie dans la gloire, mais seulement dans la misère apportée par celui qui a souillé les cieux et qui a trompé et perdu l'homme sur la terre, sera réunie dans toutes ses parties en un tout complet, dans une bénédiction commune, bien coordonnée, en même temps que appropriée, à chaque partie: et cela en relation avec une autre plénitude plus élevée, la plénitude infinie de Celui qui, étant le Seigneur venu des cieux, est descendu dans les parties les plus basses de la terre et est remonté là où il était auparavant, afin qu'il remplit toutes choses. Toutes choses, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, seront réunies en un, sous la primauté de Celui en qui nous avons ainsi été faits héritiers, et en qui nous serons à la louange de sa gloire; et dans une union parfaite, réfléchissant diversement sa gloire, nous contribuerons à la perfection du témoignage rendu à l'amour de Celui à qui toute cette gloire appartient. Toute la glorieuse excellence et tout le fruit du sang de l'Agneau, par lequel toutes ces choses auront été accomplies, seront mis en évidence, et seront exaltés par les rachetés émerveillés et remplis d'une éternelle gratitude. Ce sang nous a lavés et

nous a sauvés pour que nous eussions communion avec le Très-Haut; il a purifié l'héritage qui était souillé — et a amené le repos de Dieu maintenant accompli dans l'amour et dans la paix.

ME 1909 - Lévitique 23: 1-4 (Méditation de J.N.D. no 172)

20 juin 1843

La grande pensée de toutes les fêtes, mentionnées dans ce chapitre, est que Dieu veut s'entourer de son peuple, d'être heureux et joyeux, et il leur donne, dans ce but, rendez-vous au tabernacle d'assignation.

Dieu ne laissera pas son peuple, Israël, tel qu'il est aujourd'hui, dispersé parmi les nations; il le rassemblera sur la terre, pour jouir de Son repos au milieu d'eux. Il n'aura pas non plus un seul des membres de son Eglise qui ne jouisse de Son repos en gloire. Ce sera alors *le Sabbat de Dieu*. Il nous est parlé du repos de l'Eglise dans le ciel, du repos d'Israël sur la terre, du repos de la création dans la bénédiction future.

Pour faciliter la division de ce chapitre, je ferai remarquer que le sabbat, le repos, y occupe une place à part; il est le grand résultat de tout, et chaque semaine Dieu le rappelle à Israël. Depuis le verset 4, nous trouvons le détail des fêtes, ou des moyens employés de Dieu pour rassembler son peuple et l'amener au repos (*). La première est la Pâque et les pains sans levain (versets 5-8); la seconde, la gerbe d'épis tournoyée et la Pentecôte (versets 9-22); la troisième, la fête du Jubilé (versets 23-25); la quatrième, le grand jour des expiations (versets 26-32); la cinquième enfin, la fête des tabernacles (versets 33-44). La Pâque et les pains sans levain vont ensemble, de même la gerbe d'épis et la Pentecôte; les trois dernières fêtes sont chacune à part. Ces sept fêtes représentent la perfection des voies de Dieu pour amener le peuple dans son repos. La première chose dans la pensée de Dieu, le repos de Dieu avec son peuple, est la dernière qui s'accomplira.

(*) La formule: «L'Eternel parla à Moïse», annonce toujours, dans les quatre derniers livres de Moïse, un nouveau sujet.

La sabbat était le repos de Dieu lui-même. En ce jour-là, Dieu se reposa de toute son oeuvre, en création. Mais l'homme n'eut aucune part à ce repos; il était déjà tombé dans le péché quand Dieu le visita pour la première fois. Seulement Dieu n'était pas satisfait de se reposer en lui-même. Il voulait avoir un peuple dans son repos, mais cela n'était pas possible avec le péché. Pour jouir vraiment du repos, il ne faut pas qu'une seule chose reste incertaine, ou qu'il reste une seule pensée qui ne puisse être partagée en commun; il faut que le coeur de l'homme et le coeur de Dieu soient parfaitement d'accord. L'homme régénéré peut jouir de ce repos avant qu'il soit définitivement accompli, mais il n'en jouira pleinement qu'en résurrection. Par la foi, nos coeurs et nos consciences sont déjà en repos avec Dieu.

La Bible met complètement à nu le coeur de l'homme, et certes, le résultat de cet examen n'est pas fait pour nous réjouir. Le chapitre 15 de Matthieu nous détaille ce qui sort du coeur de l'homme. Lorsqu'il est vidé par le jugement du «moi» et par la mort, la vie nouvelle que nous possédons en Christ jouit pleinement de la révélation que Dieu a faite de lui-même. Aussi l'apôtre ne craint-il pas de dire: «Que Christ habite dans vos coeurs par la foi, afin que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour... et connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (Ephésiens 3: 18, 19). Et encore: «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 5). De fait, ce sera le repos, lorsqu'en la présence du Père, semblables au Fils, nous jouirons pleinement de son amour et de la relation entre le Père et le fils.

J'ajoute encore le repos de la création inférieure, comme on le voit en Osée 2: 21, 22. Dieu veut qu'elle soit bénie, afin que tout jouisse de la plénitude de la bénédiction. Les créatures soupirent après ce moment où toutes choses seront réunies en Christ devant Dieu. Il ne manquera ainsi aucun chaînon, depuis la bénédiction la plus élevée, jusqu'à celle de la création. Rien n'empêchera la pleine manifestation de cette bénédiction jusqu'aux parties les plus inférieures de la création rachetée de la puissance de Satan, car tout participait à la chute de l'homme.

La seconde mention du sabbat (Exode 16: 23) suppose l'appel d'un peuple et une alliance entre Dieu et lui. Ce n'est pas la loi, mais la promesse, qui est la première pensée des relations de Dieu avec des pécheurs. Dieu donne à Israël le sabbat *avant la loi*. Il appelle un peuple racheté, dont il veut s'entourer, entre le sang de l'agneau pascal placé sur les portes, et l'arrivée d'Israël en Sinaï. Jusque-là tout est pure grâce de Dieu envers son peuple.

Après le sabbat nous trouvons, dans notre chapitre, toute l'histoire des voies de grâce de Dieu, jusqu'au repos millénaire. Dans le court exposé des voies de la grâce, compris entre le 12^e et le 18^e chapitre de l'Exode, le sabbat est donné avant Sinaï, au chapitre 16, comme le repos attaché à la manne, Christ. Au chapitre 17, nous trouvons le combat qui suit l'eau du rocher, c'est-à-dire la présence du Saint Esprit.

En Sinaï, où toutes les relations de Dieu avec Israël dépendent de la loi, le sabbat prend le même caractère; l'homme qui le viole doit être lapidé, car la loi conclut toujours à la malédiction.

Quand, plus tard, les prophètes entrent en scène, la grâce commence à reluire de nouveau. Le seul fait de leur témoignage était une grâce envers le peuple qui avait violé la loi. L'Eternel venait chercher du fruit dans sa vigne et ne trouvait que du verjus, mais annonçait en même temps aux élus, par les prophètes, les promesses de la grâce de Dieu, comme réparation des choses que l'homme avait gâtées.

L'Evangile parle d'une nouvelle création, d'une vie nouvelle, non d'une réparation, tandis que le prophète disait: «Si tu appelles le sabbat tes délices... alors tu trouveras tes délices en l'Eternel» (Esaïe 58: 13, 14). Le sabbat prend donc, dans l'Evangile, un caractère différent du sabbat de la loi. Dieu prend tout le soin possible pour mettre en relief le fait qu'il ne peut trouver son repos au milieu d'un peuple infidèle et du péché. Quand le Messie paraît, sa présence prouve que tout est en désordre. Comme David rejeté mange les pains de proposition, — quand le vrai David est rejeté, tout, parmi le peuple, est profané, violé, rompu, et la relation de l'Eternel avec les Juifs rendue impossible. Pour eux le sabbat tombait avec le Messie, et tout était perdu par leur faute; mais les gentils, de leur côté, avaient été livrés, à un esprit dépourvu d'intelligence. Dieu ne pouvait donc avoir aucune relation avec l'homme; il fallait quelque chose de nouveau.

Alors Dieu établit le repos du ciel et de la terre sur la résurrection de Christ, car, à part la personne de Christ, il ne pouvait rien goûter sur la terre avant cette résurrection. Comme toute bénédiction descend du ciel, il faut que Jésus y monte. Il ne peut avoir de rapport avec les hommes avant cela (Jean 20). Dès lors, la chaîne ininterrompue des bénédictions pourra s'étendre jusqu'ici-bas, de la part du Père lui-même.

En vous présentant la pensée du repos de Dieu, j'ai un peu touché aux moyens employés de Dieu pour y parvenir. La résurrection de Christ place l'homme nouveau devant Dieu, selon Sa puissance; de là découle la bénédiction. Le premier chaînon, Christ glorifié, est déjà monté au-dessus de toute principauté et puissance, tandis que l'homme sur la terre est privé de toute puissance. Nous le voyons dans le cas de Pierre, à qui une servante fait renier le Sauveur qu'il aime. Ce qui caractérise le nouvel homme, c'est que, saisissant par la foi la puissance de Celui qui est en haut, il remporte la victoire sur Satan et se trouve placé, par la foi, entre la puissance de la foi dans le coeur, et la puissance de Christ dans le ciel.

Que Dieu, par sa grâce, nous fasse saisir la joie du repos, avant d'y entrer. Celui qui en est le centre et dont il sera la gloire, est déjà dans ce repos auprès du Père.

ME 1910 - Lévitique 23: 4-22 (Méditation de J.N.D. no 173)

Les *fêtes solennelles*, dont le nom est le même que celui d'*assignation*, sont celles dans lesquelles Dieu veut s'entourer de son peuple. Comme nous l'avons vu précédemment (*), la première pensée et le dernier résultat que Dieu nous présente, c'est son repos et celui de la création. Le repos de la création ayant manqué, Dieu veut arriver à un repos de rédemption. Jusqu'à la venue de Christ, il éprouve l'homme de toutes manières. Jésus étant rejeté, le sabbat, signe de l'alliance, tombe avec Lui et Dieu renouvelle, par la résurrection, les gratuités assurées à David. C'est le repos de Dieu dans le second Adam, dans l'Eglise et dans la création. Nous sommes en Christ, et avec Christ en Dieu, qui trouve son repos en Lui et en nous.

(*) Voir [Messager Evangélique 1909](#).

Dans ce chapitre, après la mention du repos sabbatique, l'Esprit de Dieu indique en figure, par les fêtes solennelles, tout ce que Dieu a fait pour s'entourer finalement de son peuple dans la bénédiction qui accompagne le repos. Ces fêtes se terminent par celle des tabernacles, bénédiction millénaire d'Israël sur la terre.

On ne trouve pas de division nouvelle jusqu'à la fin du verset 8, parce que la Pâque et les pains sans levain sont le grand fondement du repos. Dans les deux fêtes qui suivent celles-là, nous avons la résurrection de Christ et la puissance du Saint Esprit comme vie de résurrection de l'Eglise. Ces deux choses préfigurent l'économie actuelle. La Pâque figure sa mort qui est le fondement de tout le reste, la base inébranlable du repos, parce que Dieu a trouvé son repos absolu dans l'oeuvre accomplie de Christ, sur laquelle toute l'oeuvre subséquente est établie. En vertu de cette oeuvre, Dieu travaille et cherche des âmes, mais il ne fait rien pour lui-même. Le repos dans le désert se rattache à la manne; le combat, à l'eau de Réphidim, mais le repos de Dieu se rattache à la Pâque, à la mort de Christ et à son oeuvre.

Le grand principe présenté dans la Pâque est le sang de Christ, offert à Dieu. Ce sang, placé sur la porte, était vu de Lui, non d'Israël. En exerçant le jugement, Dieu aurait frappé le peuple, parce que sa justice ne fait point de différence, mais cette justice exigeait que l'ange exterminateur n'entrât pas là où l'aspersion du sang avait été faite, ce qui aurait été une injustice. Dieu voit le sang; c'est ce qui donne le repos. Il veut trouver le sang comme réponse à sa justice, et celle-ci trouve dans le sang tout ce qui peut la satisfaire. C'est une question entre Dieu et Christ; et la preuve qu'il est satisfait, c'est que sa justice a élevé Christ à sa droite. Dès ce moment, Dieu est entièrement *pour* son peuple; il a trouvé le sang, et tout compte avec la justice est définitivement réglé. Dieu peut avoir encore à reprendre, à châtier, mais il est pour son peuple. La pensée dominante est ici le repos, mais il faut que le peuple quitte l'Egypte pour en jouir. Il mange l'agneau pascal et acquiert ainsi des forces pour le chemin.

L'absence de tout levain préfigure Christ en qui il n'y a pas de péché. Israël devait ôter tout levain de ses maisons, car il était censé être en rapport avec Dieu *sans péché*. En 1 Corinthiens 5, l'Eglise a le même caractère: «Vous êtes une nouvelle pâte sans levain», «ôtez le vieux levain». Celui qui est mort est quitte du péché, et la mort de Christ est la démonstration de ce fait. Jusqu'à sa mort et dans la mort, il a été éprouvé par Satan, mais il a préféré tout souffrir, quelque amère que fût la coupe, plutôt que de ne pas obéir à Dieu un seul instant, aussi peut-il remettre son esprit entre les mains du Père, en étant absolument sans levain. L'Eglise est placée, dès lors, sur ce pied-là devant Dieu; il n'est plus question pour elle d'un sacrifice pour le péché. Les *offrandes faites par feu* sont un culte sans question de péché.

Christ, mort pour le péché, met l'Eglise en position de pouvoir offrir à Dieu ses louanges et ses adorations sans conscience de péché. Tout cela est l'oeuvre de Dieu, dont la base est, d'une part, ce que Christ a accompli sur la croix, d'autre part, le fait qu'il est entré dans le repos comme parfaitement agréable à Dieu.

Si nous n'avons pas ce repos devant Dieu, nous ne pouvons nous représenter ce que c'est que d'être sans levain, ni ce qu'est le levain. On ne peut jamais avoir l'idée de l'absence du péché en regardant à soi. Le repos, pour le coeur qui aime la sainteté, c'est de savoir qu'en Christ nous sommes sans levain. S'il en est autrement, la sainteté devient une loi pour l'âme, et l'on se décourage ou bien on rabaisse l'idée de la sainteté.

Le peuple mangeait la Pâque; sa sainteté commençait là; il s'agissait dès lors de manger les pains sans levain, d'entrer dans le même chemin que Christ qui a glorifié Dieu dans une marche pure de tout péché, étant mis à l'épreuve jusqu'à la mort.

(Versets 9-14) — Christ est ressuscité le lendemain du sabbat de la Pâque. C'est une nouvelle création, et nous y appartenons si nous sommes en Christ. La mort est intervenue; Christ est maintenant le Chef d'un tout nouvel ordre de choses, sans aucune liaison avec l'ancien. Quand Israël en jouira, il faudra qu'il y entre sur le pied de la grâce.

La gerbe d'épis non broyée, c'est Christ qui n'a pas senti la corruption. Rien ne peut être agréable à Dieu, tant que Christ ne lui a pas été présenté comme homme ressuscité. Il est les prémices de ceux qui dorment. Jusqu'à ce moment, rien ne pouvait être présenté à Dieu.

On voit aussitôt le développement du culte et des relations avec Dieu. Il n'y a point de sacrifice pour le péché avec la gerbe tournoyée; la chose est accomplie et maintenant tout est un sacrifice par feu, de bonne odeur et de joie. Christ lui-même est l'holocauste à l'Eternel; le gâteau, c'est Christ; l'aspersion du vin est la joie des relations avec Dieu, d'une communion parfaite en Christ avec lui. Nous avons Christ, le nouvel homme, présenté à Dieu, et l'on ne trouve plus que la joie, sans question de mort, ni de péché.

(Versets 15-22) — Le gâteau nouveau n'est pas Christ, mais l'Eglise. Ce ne sont plus des épis non broyés; le grain est pétri avec du levain, et il ne peut être offert en bonne odeur. Dans l'Eglise, on trouve toujours le principe du péché, quelle que soit la puissance du Saint Esprit au milieu d'elle. Aussi trouvons-nous ici le sacrifice d'un bouc pour le péché. Les deux pains, avec du levain, n'auraient pu, sans cela, être présentés à Dieu. Il n'y avait rien de semblable dans la figure de la résurrection de Christ.

Au verset 23, les glanures de la moisson représentent cette économie où Dieu déploie sa puissance, dans la résurrection de Christ, au milieu des ruines de la première création. Christ devient la source de vie d'une race nouvelle, fruit de la puissance de Dieu au milieu de la mort. Pour faire valoir cela dans les hommes sur la terre, il faut la puissance du Saint Esprit qui les identifie avec Christ ressuscité.

ME 19012 - Lévitique 23: 1-3 (Méditation de J.N.D. n° 187)

20 juin 1843

La grande pensée de toutes les fêtes mentionnées dans ce chapitre est que Dieu veut s'entourer de son peuple, d'être heureux qui partagent sa joie, et qu'il leur donne rendez-vous au tabernacle d'assignation. Les *fêtes solennelles*, ou temps fixés pour s'approcher de Dieu, et *l'assignation* sont le même mot en hébreu. Dieu donne assignation, ou rendez-vous, à tout le peuple pour lui manifester sa grâce et son amour.

Pour faciliter l'intelligence de ce chapitre, il faut remarquer que la formule: «L'Eternel parla à Moïse, disant», annonce chaque fois un nouveau sujet, comme partout, du reste, dans les quatre derniers livres de Moïse. Nous avons donc ici:

1. Le sabbat, la Pâque et les pains sans levain, le sabbat étant mis à part en quelque mesure, comme nous allons le voir (versets 1-8).
2. La gerbe tournoyée et la Pentecôte (versets 9-12).
3. Le mémorial de jubilation (versets 23-25).
4. Le grand jour des expiations (versets 26-32).
5. La fête des tabernacles (versets 33-44).

Il s'agit naturellement des choses que Dieu fait pour rassembler son peuple sur la terre; ce qu'il fait dans le ciel pour son peuple n'étant pas le sujet de l'Ancien Testament. Il y a, en effet, un repos de l'Eglise dans le ciel, un repos d'Israël sur la terre, et enfin, un repos de la création dans la bénédiction générale.

Comme nous l'avons dit, le sabbat est en quelque sorte mis à part ici (verset 3). Il est le grand résultat auquel aboutissent toutes les autres fêtes. Il y a sept fêtes, représentant la perfection des voies de Dieu pour amener son peuple dans son propre repos, représenté par le sabbat. La première chose dans la pensée de Dieu, son repos avec son peuple, est la dernière qu'il accomplira.

Le sabbat était le repos de Dieu lui-même. Dieu s'était reposé de toutes ses oeuvres à la création. L'homme n'avait aucune part à ce repos. Il était déjà tombé dans le péché quand Dieu descendit en Eden pour le visiter la première fois. Mais Dieu n'était pas satisfait de se reposer seulement en lui-même; il voulait introduire un peuple dans son repos; et comment cela pouvait-il avoir lieu quand le péché était là? Pour avoir un repos en commun, il ne faut pas qu'une seule chose reste incertaine; il ne faut pas une seule pensée qu'on ne puisse avoir ensemble. Il faut que le coeur de l'homme et le coeur de Dieu soient complètement d'accord. L'homme régénéré peut sans doute jouir de ce repos avant qu'il soit pleinement réalisé; il n'en jouira en perfection que dans la résurrection, mais y entre déjà par la foi.

La Bible nous présente le coeur de l'homme complètement vidé et mis à nu; le résultat est bien triste. Vous voyez, en Matthieu 15, ce qui sort du coeur de l'homme. La Parole apprend ainsi à l'homme à se juger, mais la mort de Christ intervenant, la vie nouvelle que nous avons en Lui nous rend capables de jouir de la révélation que Dieu fait de lui-même. L'apôtre ne craint pas de dire: «Que Christ habite dans vos coeurs par la foi... afin que vous soyez capables de comprendre... et de connaître l'amour du Christ... afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (Ephésiens 3). «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné».

Ce sera, en réalité, le repos parfait, lorsque dans la présence du Père, semblables au Fils, nous jouirons des rapports entre le Père et le Fils.

Mais le repos comprend en outre la bénédiction de la création. Pour que nous jouissions de la plénitude de la bénédiction, il faut aussi que la création soit bénie. Les créatures soupirent après le moment où toutes choses seront réunies en un dans le Christ. Osée 2: 21, 22, nous montre clairement la bénédiction de la partie inférieure de la création. Aucun chaînon ne doit manquer à ce repos universel. Rien n'empêchera la pleine manifestation de la bénédiction jusque dans les parties inférieures de la création, rachetée de la puissance de Satan; car tout était tombé dans les cieus et ici-bas, et, par Satan, les cieus avaient agi en mal sur la terre.

La première idée du sabbat suppose une alliance entre Dieu et le peuple, et par conséquent l'appel d'un peuple. La loi ne peut pas être la première pensée des relations de Dieu avec des pécheurs; cette première pensée est la promesse. Dieu a donné à Israël le sabbat avant la loi (Exode 16); mais seulement après avoir appelé et racheté d'Egypte un peuple dont il veut s'entourer. Depuis le sang de l'agneau pascal placé sur les portes, jusqu'au Sinaï, tout a été pure grâce de Dieu envers Israël, et l'on trouve, dans l'Exode, avant la promulgation de la loi, toute l'histoire des voies de la grâce de Dieu jusqu'au millénium.

Dans ce court tableau des voies de la grâce qui va du 12^e au 18^e chapitre de l'Exode, le sabbat est donné pour la première fois. Il est donné comme le repos attaché à Christ, qui est la manne, le pain descendu du ciel; de même que l'activité est attachée à la présence du Saint Esprit, eau du rocher, et le combat, à Josué, conducteur du peuple.

Il est évident que, lorsqu'en Sinaï les relations de Dieu avec Israël deviennent une loi, le sabbat prend aussi ce caractère: on lapide celui qui le viole. La loi conclut toujours à la malédiction de celui qui ne fait pas les choses qui y sont contenues.

Quand les prophètes entrent sur la scène, la grâce commence à reluire de nouveau. Le seul fait de leur témoignage était déjà une grâce envers un peuple qui avait violé la loi. S'ils venaient chercher du fruit et ne trouvaient que du verjus, ils annonçaient néanmoins aux élus les promesses de Dieu en grâce, la grâce comme réparation des choses que le peuple avait gâtées. L'Evangile, survenu après cela, parle d'une nouvelle création, d'une vie nouvelle, et non d'une réparation.

En Esaïe 58, on voit le caractère différent du sabbat de la loi et du sabbat annoncé par les prophètes: «Si tu appelles le sabbat tes délices... alors tu trouveras tes délices en l'Eternel». Comme cela diffère des malédictions de la loi! En Ezéchiel 20: 12, 20, le sabbat est donné comme signe de l'alliance. Dieu prend tous les soins possibles pour mettre en relief qu'il ne peut trouver son repos dans un peuple infidèle et désobéissant.

Quand le Seigneur vint comme Messie au milieu de son peuple, sa présence était déjà la preuve que, sous le rapport du sabbat, du repos de Dieu, tout était dans un complet désordre. David rejeté mange, le jour du sabbat, les pains de proposition. Tout était profané, violé, rompu, impossible, dans les relations entre l'Eternel et son peuple, du moment que le Messie, le vrai David, était rejeté (Matthieu 12). *Le sabbat et le Messie tombaient ensemble.*

De leur côté, les gentils avaient abandonné Dieu et avaient été livrés à un esprit dépourvu d'intelligence. Dieu ne pouvait donc avoir aucune relation avec l'homme, Juif ou gentil. Il fallait quelque chose de nouveau. Désormais, Dieu base le repos du ciel et de la terre sur la résurrection de Christ. Il faut que Jésus monte en haut pour que la bénédiction en descende; il ne peut avoir de repos avec les hommes avant cela. Dieu ne peut goûter le repos et y introduire les hommes que par ce moyen. La résurrection de Christ place l'homme nouveau devant Dieu, selon la puissance de Dieu, et de là découle toute bénédiction. Le premier chaînon, Christ glorifié, est déjà monté au-dessus de toute puissance, tandis que l'homme sur la terre est privé de toute puissance; il a suffi d'une simple servante pour lui faire renier le Sauveur qu'il connaît. Pour nous, il faut que, saisissant par la foi la puissance de Celui qui est en haut, nous remportions la victoire sur Satan et que nous le serrions, pour ainsi dire, entre la puissance de la foi dans le coeur et la puissance de Christ dans le ciel.

Que Dieu, par sa grâce, nous fasse saisir la joie de ce repos. Celui qui en est le centre et en sera la gloire est déjà dans le repos près de Dieu!

ME 1912 - Lévitique 23: 4-14 (Méditation de J.N.D. n° 188)

Nous avons vu la force de l'expression des *fêtes solennelles*, fêtes dont le nom est celui d'*assignation*, et dans lesquelles Dieu veut s'entourer de son peuple; nous avons vu que le *sabbat*, la première pensée qui nous est présentée, mais la dernière en résultat, est le repos de Dieu et de la création. Le repos de la création ayant manqué le premier, Dieu veut arriver à un repos de *rédemption*. Il éprouve, jusqu'à Christ, l'homme de toutes manières. Jésus étant rejeté, le sabbat, signe de l'alliance, tombe avec Lui, et Dieu recommence, en résurrection, les gratuités assurées à David. Ce repos-là est le repos de Dieu dans le second Adam, et enfin dans la création. Dieu trouve son repos en Jésus et en nous, car nous sommes en Lui, et avec Lui en Dieu.

Le Saint Esprit présente, dans les fêtes qui suivent, tout ce que Dieu a fait pour s'entourer de son peuple dans la bénédiction du repos. Ayant parlé du sabbat, il recommence, au verset 4, à parler des fêtes, comme si le sabbat n'y entrerait pas. Elles finissent, par la fête des tabernacles, dans la bénédiction du repos de son peuple sur la terre.

Il n'y a point de division depuis le verset 4 jusqu'à la fin du verset 8, parce que la Pâque et les pains sans levain sont la grande base du repos. Dans les deux fêtes qui suivent, la gerbe tournoyée et les premiers fruits, nous trouvons la puissance de la résurrection et la puissance du Saint Esprit; la résurrection de Christ et la vie de résurrection de l'Eglise. Elles préfigurent l'économie actuelle.

La Pâque et les pains sans levain figurent la mort qui est la base de tout.

Ces fêtes sont les fêtes de l'Eternel; elles mettent les âmes en rapport immédiat avec Lui. C'est Lui qui se met en avant, rassemble le peuple, et l'oblige de penser à Lui. La tendance de l'homme est de s'éloigner constamment de Dieu, et il faut que Dieu agisse pour le ramener vers Lui. C'était cette assignation qu'il donnait au peuple.

La Pâque est la base inébranlable du repos, parce que Dieu a trouvé son repos absolu dans l'oeuvre de Christ. Tout le travail qui se poursuit est basé sur cette oeuvre accomplie. Dieu travaille en vertu d'elle et cherche des âmes, mais il ne fait rien pour lui-même. *Le repos dans le désert se rattache à la manne; le repos de Dieu se rattache à la mort de Christ et à son oeuvre.*

Le grand principe de la Pâque est le sang de Christ, présenté à Dieu. Le sang placé sur la porte était vu de Dieu, non d'Israël. Dieu, au moment de juger, aurait frappé le peuple, aussi bien que les Egyptiens, parce que sa justice ne connaît point de restrictions, mais la justice demandait que l'Ange exterminateur n'entrât pas là où le sang se trouvait; cela aurait été une injustice. Dieu voit le sang; voilà ce qui donne le repos. Il veut rencontrer le sang, comme réponse à sa justice, et cette dernière y trouve tout ce qui la satisfait. C'est une question entre Dieu et Christ, de savoir si le sang du Sauveur satisfait à tout ce que Dieu peut exiger. La preuve que le sang y a satisfait, c'est que Christ est à la droite de Dieu. Dès ce moment-là, Dieu est entièrement *pour* le peuple. Trouvant le sang, tout compté avec la justice est réglé. Dieu peut encore avoir à reprendre, à châtier, mais il est *pour* le peuple.

La pensée dominante ici, c'est le repos; mais il faut que le peuple sorte d'Egypte et qu'il mange l'agneau, afin de trouver des forces pour le chemin.

Les pains sans levain figurent Christ, en qui il n'y a pas de péché. Il faut bannir tout levain des maisons, car le peuple est censé être en rapport avec Dieu, sans péché. C'est la position de l'Eglise en 1 Corinthiens 5: «Vous êtes une pâte sans levain»; «ôtez le vieux levain»; «celui qui est mort est quitte du péché». La mort de Christ en est la démonstration. Christ a été mis à l'épreuve par Satan jusqu'à la mort, mais il aimait mieux tout souffrir, quelque amère que fût la coupe, plutôt que de ne pas obéir à Dieu, ne fût-ce qu'un seul instant, et ainsi il peut remettre à son Père son esprit, absolument sans levain. Sur ce pied-là, l'Eglise, les pains sans levain, est devant Dieu sans qu'il soit plus question de sacrifice pour le péché. Les offrandes faites par feu correspondent à un culte sans conscience de péché.

Il faut comprendre cela en toute simplicité; c'est ce qui donne le repos. Christ, mort pour le péché, place l'Eglise dans la position de pouvoir offrir à Dieu ses louanges et ses adorations sans conscience de péché. Tout cela est l'oeuvre de Dieu, basée sur ce que Christ a tout accompli et est entré dans le repos comme parfaitement agréable à Dieu.

Si nous n'avons pas ce repos devant Dieu, nous ne pouvons avoir l'idée de ce que c'est que d'être sans levain, ni de ce qu'est le levain. On n'aurait jamais l'idée de l'absence de péché en regardant à soi. C'est un repos pour le coeur qui aime la sainteté, de savoir qu'en Christ nous sommes sans levain. S'il n'en est pas ainsi, la sainteté devient une loi pour l'âme et l'on se décourage, à moins qu'on ne rabaisse la notion de la sainteté.

C'est une grande joie pour le coeur qui est en combat avec le mal, de sortir de ses combats, et de dire: Voilà ce qui m'appartient. L'oeuvre est parfaite et Christ est là; le peuple le mangeait, se nourrissait de Lui, et c'est la Pâque. Mais Lui, au lieu d'avoir une volonté, a souffert jusqu'à la mort, pur de tout péché; nous avons donc à nous armer de ce même sentiment.

C'est là que la vie commence; les pains sans levain ont lieu le lendemain du sabbat. Tout ce qui s'attachait à Christ est resté dans le tombeau. Christ dans la chair a été mis à l'épreuve jusqu'à la mort, et si nous l'avions connu selon la chair, toutefois nous ne le connaissons plus ainsi. Le chef de la bénédiction a été fait péché, a dû être traité comme tel, pour être consommé par les souffrances.

Le lendemain du sabbat, une chose nouvelle a lieu, la résurrection. C'est ce qui suit dans les versets 9 à 14. Le lendemain du sabbat de la Pâque, Christ est ressuscité. C'est une nouvelle création. «Si quelqu'un est en Christ, il y a une nouvelle création». La mort est intervenue, et Christ est le chef d'un tout nouvel ordre de choses, sans liaison avec l'ancien. Lorsqu'Israël en jouira, il faudra qu'il y entre sur le pied de la grâce.

La poignée d'épis non broyés, c'est Christ qui n'a pas senti la corruption. Nous ne pouvons être agréables à Dieu, avant que Christ lui soit présenté comme homme ressuscité. Il est les prémices; jusqu'à ce moment-là, rien ne pouvait être présenté à Dieu.

Dans cette fête des prémices, on voit aussitôt le développement du culte et des relations avec Dieu. On n'y trouve point de sacrifice pour le péché; la chose étant faite, tout est sacrifice par feu, de bonne odeur et de joie. Christ lui-même est l'holocauste à l'Eternel; le gâteau est Christ; la libation est la joie des relations avec Dieu. Christ, le nouvel homme, est présenté à Dieu; il n'y a plus pour nous que joie, sans question de mort, ni de péché. Aux versets 15 à 22, l'offrande de gâteau nouvelle est l'Eglise. Ce ne sont pas des épis non broyés. On pétrit le gâteau avec du levain, et il ne peut être offert en bonne odeur. Ce n'est plus Christ. Dans l'Eglise, on trouve toujours le principe du péché, quelle que soit la puissance du Saint Esprit au milieu d'elle. Toutes les choses figurées ici ont lieu sur la terre.

Il y a, avec l'offrande du gâteau et les holocaustes, un sacrifice pour le péché. Il n'y en avait point dans la gerbe tournoyée, figure d'un Christ ressuscité. Le gâteau ayant du levain, il fallait une offrande pour le péché; il n'aurait pu, sans cela, être présenté à Dieu.

L'offrande du gâteau représente cette économie où Dieu a déployé l'excellente grandeur de sa puissance dans la résurrection de Christ, au milieu des ruines de la première création. Christ devient source de vie pour une nouvelle race, fruit de la puissance de Dieu, développée au milieu de la mort — non de la faiblesse de l'homme — et ainsi toute la position de l'homme est basée sur la puissance de Dieu lui-même. Pour faire valoir cela dans les hommes sur la terre, il faut la puissance du Saint Esprit qui les identifie avec Christ ressuscité, du Saint Esprit ici-bas qui exerce sa puissance dans le coeur et dans l'Eglise, pour faire face au mal au-dehors, et au levain dans nos coeurs. Nous avons besoin de la Pentecôte, aussi bien que de la gerbe des prémices.

Les jours qui suivent sont ceux de la moisson, mais tous les élus ne sont pas rassemblés pour cette économie; il y a un résidu pour l'économie à venir; il reste quelques épis aux coins des champs (verset 22).

L'Eglise est fondée sur la présence et la puissance du Saint Esprit. Otez cela, vous ôtez la puissance qui édifie, quand même la base sur laquelle on édifie, la résurrection de Christ, demeure.

Que Dieu, par son Esprit, nous fasse entrer dans la jouissance de ces choses!

ME 1912 - Lévitique 23: 15-22 (Méditation de J.N.D. n° 189)

Après la pensée générale du sabbat et de la Pâque, nous avons trouvé, aux versets 9 à 14 de ce chapitre, une figure de la résurrection de Christ dans la gerbe tournoyée au «lendemain du sabbat».

L'économie du christianisme est basée sur deux grands faits: la résurrection de Christ, et la présence du Saint Esprit dont nous entretenons les versets 15 à 22, que nous venons de lire.

Lors de la gerbe tournoyée, il y a l'holocauste, mais point de sacrifice pour le péché. Sept semaines après, à la Pentecôte (verset 15), les deux pains offerts sont cuits avec du levain. La résurrection ôte le péché, mais le don du Saint Esprit ne l'ôte pas. De là vient aussi qu'à la Pentecôte, un bouc est offert en sacrifice pour le péché. La vie que nous avons reçue de Jésus ressuscité est essentiellement sans péché; le péché ne peut y entrer, pas plus qu'il n'est jamais entré en Christ. Il touchait le péché à chaque instant sans jamais en être touché ni souillé. L'Esprit de sainteté qui était en lui pendant sa vie, était le même Esprit selon lequel il a été déclaré Fils de Dieu en puissance, par la résurrection des morts (Romains 1: 4). La résurrection laisse entièrement de côté la nature humaine déchue. Celle de Christ forme la base de la présentation de l'Eglise devant Dieu, en lui communiquant une nouvelle vie. Cette vie de résurrection est cachée avec Christ en Dieu; mais la présence du Saint Esprit manifeste tout particulièrement le caractère du chrétien ici-bas.

Christ glorifié, qui nous représente *devant Dieu*, envoie le Saint Esprit *ici-bas* et manifeste sa présence par certains résultats. Si le Saint Esprit est contristé, le témoignage est proportionnellement perdu; s'il agit avec puissance, le témoignage est éclatant. Ce «Consolateur» nous a été donné pour demeurer avec nous éternellement, et le jugement de Dieu sur son Eglise consiste simplement à prononcer jusqu'à quel point elle a répondu à la présence du Saint Esprit au milieu d'elle. Cette puissance du Saint Esprit se manifeste dans les croyants au milieu du mal qui les entoure, sans que, pour cela, le monde soit changé en aucune manière.

On ne peut pas séparer l'Esprit agissant en grâce, de l'Esprit agissant en puissance, car il n'y a qu'un seul Esprit. Il y avait à Corinthe plus de puissance que de grâce, et le Saint Esprit reprend les Corinthiens à ce propos; mais l'une et l'autre manifestent la présence du Saint Esprit. Les miracles sont appelés «miracles du siècle à venir»; ils étaient des échantillons de la puissance de Christ qui chassera le mal du monde. Par l'Esprit, Christ est venu en puissance et en grâce au milieu du mal. La grâce est éternelle, mais la puissance qui chasse le mal n'aura plus besoin de se manifester, quand elle aura fini son oeuvre.

Si l'Eglise n'agit pas, dans la puissance de l'Esprit, vis-à-vis du monde, ce dernier agira, contre l'Eglise, avec la puissance de Satan, son prince, qui est toujours prêt à le conduire. Christ nous rassure en nous montrant que l'Esprit qui est en nous est plus puissant que celui qui est dans le monde; mais si l'Eglise ne se manifeste pas en puissance, elle est envahie par l'erreur et conquise par le monde. C'est aussi ce qui lui est arrivé.

Le don des langues, tel qu'il fut manifesté d'abord à la Pentecôte, était le plus petit des dons, mais il était une grande manifestation de grâce envers les gentils. A Babel, Dieu avait frappé l'orgueil de l'homme et séparé les peuples par la confusion des langues. Du moment que le Saint Esprit est donné, il franchit la barrière juive et parle des merveilles de Dieu à toute nation, dans sa propre langue. Ce fait signalait la puissance du christianisme, il était le signe que l'Evangile s'adresse à tous ceux qui en ont besoin.

La Pentecôte était donc la manifestation bénie que Dieu était dans ce monde et y déployait en grâce une puissance plus grande que celle de Satan.

Cela me conduit à une autre remarque. Ces choses ont lieu sur la terre; le Saint Esprit est envoyé d'en haut ici-bas, et y demeure comme Consolateur. Il manifeste le nom du Père et du Fils. Il est Dieu de toute éternité, un avec le Père et le Fils; il n'est pas une incarnation, mais il est une puissance dans l'homme ici-bas, sur la terre.

Plus je lis le Nouveau Testament, plus je suis frappé de voir combien la présence du Saint Esprit y est mise en lumière. En Romains 7, où il s'agit de l'état d'une âme réveillée sous la loi, il n'est fait mention ni de Christ, ni du Saint Esprit; mais, au chapitre 8, c'est la présence du Saint Esprit qui signale l'état de l'âme affranchie, jusqu'à la résurrection du corps. L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Dieu lui-même est là par son Esprit. Le salut dépend entièrement de Son amour pour nous, et le coeur réalise pratiquement cela en répondant par l'amour à la nature de Celui qui est amour, et qui est en

nous. Les affections ne peuvent se manifester sans que le coeur ait un objet, et il nous faut pour cela, outre la vie de résurrection, la puissance du Saint Esprit qui prend les choses de Christ et nous les apporte, mettant en jeu à leur égard les facultés du nouvel homme.

Par sa présence, le Saint Esprit rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu. En Lui, nous possédons quelqu'un qui nous donne plus qu'une règle de vie, qui nous conduit dans la sainteté. Il nous donne l'intelligence de la volonté et de la pensée de Dieu, car nous avons une onction de la part du Saint, et nous connaissons toutes choses. Le Saint Esprit nous attache au ciel par des besoins et intercède par des soupirs inexprimables. Il glorifie Christ en nous communiquant les choses qui sont de Lui; il entretient l'Eglise de ses relations avec l'Homme glorifié. Il ne témoigne pas seulement de l'amour de Dieu, il manifeste la gloire donnée au Fils de l'homme. Il agit selon cette gloire, et l'Eglise est le vase appelé à la contenir au milieu de ce monde; car l'Eglise est le tabernacle de Dieu en Esprit.

De fait, extérieurement, une telle chose n'existe presque plus, et il est impossible que l'Eglise puisse être satisfaite de la manière dont elle manifeste cette gloire avant de la posséder en réalité. En tant qu'il est amour, le Saint Esprit soupire après le temps où toute corruption ayant pris fin, la gloire sera pleinement manifestée. Plus l'Eglise la comprend, plus elle soupire, même pour le monde, après le moment où elle sera manifestée. C'est ce qui lui fait dire: «Viens!» Elle désire voir le jour du Fils de l'homme briller partout, et en attendant elle dit, par l'Esprit: «J'ai déjà le fleuve d'eau vive», et s'adressant au monde, elle lui offre le salut: «Que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prene gratuitement de l'eau de la vie».

Quand nous avons vraiment saisi la vérité de la présence du Saint Esprit ici-bas, nous avons un sentiment profond de notre propre misère, et nous sommes confondus en voyant dans quel état l'Eglise est tombée, en regard de la manière dont l'Esprit se manifestait en elle au commencement.

Le Saint Esprit est venu manifester ici-bas la gloire de Christ, avant de la manifester en haut.

Outre le sacrifice du gâteau, il y avait à la Pentecôte un sacrifice pour le péché. Nous en avons besoin, tant qu'il y a du levain dans l'offrande.

Avec la Pentecôte, la moisson n'est pas encore complète (verset 22). Cette économie ne sera pas le moyen de rassembler *tout* ce qu'il y aura d'âmes sauvées. Il y aura du bon grain laissé dans le champ de ce monde pour le pauvre (le Juif) et l'étranger (le gentil), outre la grande moisson de l'Eglise. Les «coins du champ» ne seront pas moissonnés; il y aura encore des épis à glaner.

Au septième mois, c'est le mémorial de jubilation: le rappel d'Israël (versets 23-25); puis aura lieu le jour des expiations: l'affliction et la repentance du peuple (versets 26-32); enfin la fête des tabernacles: la joie avec la présence de Christ au milieu d'Israël.

ME 1912 - Lévitique 23: 23-36 (Méditation de J.N.D. n° 190)

Nous avons considéré les deux premières sections de ces fêtes: 1° Le sabbat, la Pâque et les pains sans levain. 2° La gerbe tournoyée et les premiers fruits.

Dans les versets que nous venons de lire, quand la moisson était terminée, au septième mois, figure d'un temps parfait écoulé, il y avait la «*Jubilation*», le rassemblement d'Israël, et sa joie d'être l'objet de la faveur de l'Éternel. Quoique rejeté, ce peuple est encore aujourd'hui l'objet de l'intérêt de Dieu. S'il avait reçu le Messie, il n'aurait pas été proprement question d'une pure grâce envers lui, car, en recevant Christ, il aurait démontré que l'homme pouvait être béni sans expiation et sans Sauveur. Ayant rejeté Jésus, Israël devient l'objet de la pure grâce de Dieu et se trouve sur le même pied que les gentils. Il a perdu tout droit aux promesses. «Jésus Christ était serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères et pour que les nations glorifiasent Dieu pour la miséricorde»; or, pour qu'Israël devînt objet de miséricorde, il fallait qu'il entrât par grâce, comme les nations.

Une fois le temps des gentils terminé, Dieu reprend ses voies avec son ancien peuple sur la terre, et la pensée de célébrer un sabbat sur la terre, se présente de nouveau. Il y a un repos, un mémorial de jubilation.

C'est à la nouvelle lune: la lumière d'Israël recommence à se manifester. Toute nouvelle lune était une fête, mais celle du septième mois typifiait particulièrement le rassemblement d'Israël.

Au verset 27, on voit dans le grand *jour des propitiations*, l'application à Israël du sacrifice de Christ. Ce n'est que par une expiation qu'on peut s'approcher de Dieu. On trouve les détails de la fête des propitiations, dans ce même livre du Lévitique, au chapitre 16. C'est là qu'on voit le sacrifice pour le péché. Ici, il n'en est rien dit, parce que, en tant qu'application à l'histoire future d'Israël il n'y a pas de sacrifice pour le péché; mais, dans ce jour, ils affligeront leurs âmes, en regardant à Celui qu'ils ont percé, et alors ils saisiront l'efficace du sang de Christ, déjà versé pour eux, et sans lequel il n'y a point d'expiation. Pour jouir du sacrifice de Christ, il faut que l'âme soit devant Dieu, dans la position à laquelle ce sacrifice s'applique, et qu'elle réalise que Dieu a vu, mis et visité notre péché sur Lui.

Pour que Dieu soit en relation avec nos âmes, il faut que nous soyons en relation avec Lui, selon ses pensées et que nous voyons, tel qu'il est, le péché dont il a pris connaissance en Christ. Nous jugeons ainsi le péché dans son horreur, mais cependant dans le calme d'une âme, attendrie à la pensée de ce qu'il a souffert pour nous. En présence du fait que Dieu a pris connaissance de nos péchés en Christ, nous en prenons aussi connaissance, mais en paix, parce que dans le sang de Jésus tout est grâce, et que Dieu ne peut nous imputer le péché, puisqu'il a condamné «le péché dans la chair» sur Celui qui a été fait péché pour nous.

En ce temps futur, Israël «affligera son âme». Zacharie 12: 10-14, nous montre que, dans ce temps-là, les liens de famille ne sont plus rien, quand le cœur est convaincu de péché. Chacun est absorbé par son deuil, sachant qu'il a rejeté son Messie. La grâce qui les ramène leur fait voir leur péché, et ils en gémissent, mais ils sont, en même temps, ramenés aux pensées de Dieu, en voyant que Sa fidélité merveilleuse les a gardés, malgré leurs iniquités, pour les faire enfin jouir des promesses. Ils comprennent que Jésus est non seulement un Messie, mais un Sauveur, et, appelés à jouir de la faveur de Dieu, ils jugent le péché comme Dieu le juge.

C'est devant l'expiation que nous comprenons combien le péché est horrible aux yeux de Dieu, et combien parfait est l'amour de Christ, qui, au lieu de couvrir notre haine de son mépris, se voue à la mort, sans aucune pensée de lui-même. Toujours l'homme se recherche lui-même; le chrétien hait cet égoïsme et néanmoins y retombe continuellement; mais, s'il a par le Saint Esprit la conviction du dévouement de Christ, il est absolument dégoûté de tout ce qu'il trouve dans son propre cœur.

Devant ces choses, l'âme s'afflige; elle est dans l'amertume. Tout est remué dans le cœur; il faut qu'il soit vidé. Il renonce même au jugement de lui-même, parce qu'il a perdu toute espérance d'une amélioration quelconque. Il laisse le jugement au Seigneur, mais voici que ce jugement *révèle l'amour*. Le péché est condamné en Christ; l'âme s'en rapporte au jugement de Dieu et entre en plein dans la paix. Elle ne se juge plus; elle s'en remet à Dieu, et Dieu est tout grâce; il ne lui reste plus qu'à se juger continuellement dans sa *marche*.

Il est question dans cette fête, telle que notre chapitre la présente, de l'application à l'âme d'un sacrifice fait depuis longtemps; il n'est donc pas question d'imputation. D'abord, tout est jubilation; puis Dieu révèle à l'âme du peuple son état, comme ayant rejeté le Messie. «Toute âme qui ne s'affligera pas en ce même jour, sera retranchée de ses peuples». L'expiation est faite et, en ce jour, c'est la seule chose qui soit placée devant Dieu. Malheur à qui la repousse!

Du verset 33 à 36, nous trouvons tout autre chose. C'est la seule fête qui soit appelée une *assemblée solennelle*: la grande congrégation. Elle n'a eu lieu que deux fois en Israël, à la dédicace du temple par Salomon, et quand Néhémie rétablit le culte. Sauf ces deux cas, Israël n'a jamais célébré proprement la fête des tabernacles, non plus que le repos de la terre.

Le peuple, épargné alors, sera un peuple juste, parce que les méchants auront été retranchés; il entrera dans le repos de la terre. Il lui faudra une nouvelle naissance pour jouir des bénédictions terrestres (voyez Ezéchiel 37; Jean 3). Impossible, à plus forte raison, que nous jouissions sans cela des choses célestes. Le Seigneur présente ce contraste à Nicodème. La chair ne comprend pas le principe sur lequel on peut entrer dans le royaume de Dieu ici-bas. Seuls, ceux d'Israël qui auront reçu l'efficace de la croix de Christ, jouiront des «grâces assurées de David». Ils auront communion avec Dieu au sujet de ces bénédictions; de plus, la malédiction sera ôtée, et la liberté de la gloire des enfants de Dieu introduite.

La fête des tabernacles avait un huitième jour; les autres grandes fêtes n'en avaient que sept. Ce jour se rattache à la résurrection. Il fallait se réjouir ce jour-là, en se rappelant la condition d'Israël dans le désert, et la bonté et la fidélité de Dieu qui les y avait conduits et gardés.

Nous aussi, quand nous serons entrés dans le repos, nous saurons que la grâce nous a conduits tout le long de notre vie ici-bas. Notre condition extérieure est actuellement l'affliction, mais en même temps nous pouvons entrer, par la croix, dans la jouissance de la gloire céleste où tout est joie, pure joie pour nous.

Cette fête des tabernacles n'a point encore eu d'accomplissement; elle est entièrement à venir. Elle est le repos d'Israël dans le pays, quand il sera revenu à Christ et l'aura reconnu.

ME 1912 - Lévitique 23: 33-44 (Méditation de J.N.D. n° 191)

Il y a une chose spéciale à la fête des tabernacles, c'est qu'elle n'a pas d'antitype.

Il y avait trois *grandes* fêtes, la Pâque, la Pentecôte et les Tabernacles, où tout Israélite devait se présenter devant Dieu à Jérusalem. Christ est notre Pâque, le Saint Esprit notre Pentecôte; la fête des tabernacles n'est pas encore venue, et rien, dans l'histoire du peuple de Dieu, n'y répond encore. Cette fête avait lieu après la moisson et après la vendange. La moisson est «la consommation de ce siècle-ci»; la récolte, le jugement où Dieu distingue le bon grain de l'ivraie et les sépare. La vendange est la vengeance pure et l'indignation de Dieu contre la vigne de la terre, dont les grappes sont mûres, pour être foulées dans la cuve de la colère de Dieu.

La fête des tabernacles ne peut être célébrée que quand Israël est dans sa terre, après le temps du désert. C'est en mémoire de ce temps, que le peuple passait sept jours sous des tentes.

Nous trouvons ici la «joie» du peuple de Dieu, quand tout est terminé, quand il jouit du plein accomplissement des promesses. Ce n'est pas seulement la jouissance du salut dans le cœur. Dieu qui veut avoir son peuple autour de Lui, l'attire par la grâce, présentée dans le sacrifice de Christ (la Pâque), le rassemble par le Saint Esprit (la Pentecôte) et, après avoir jugé le mal et délivré le peuple, le met en possession de la joie goûtée dans l'accomplissement des promesses (fête des tabernacles).

Le chapitre 16 du Deutéronome (versets 1-17) nous présente aussi ces trois grandes fêtes, mais le centre moral y est différent (versets 5 et 7). Il y a dans la Pâque, en un sens, la joie de ne plus être esclave en Egypte, mais il y a en même temps des pains d'affliction (verset 3). Les moyens par lesquels Dieu nous délivre sont une chose infiniment précieuse, mais à cela s'attache l'idée que nous avons été esclaves en Egypte. Le pain levé qu'il faut ôter de ses maisons, rappelle l'interdit; il faut se hâter de l'enlever. Il y a délivrance, mais après en avoir joui comme d'une délivrance extraordinaire, Israël se hâte de retourner dans ses tentes (verset 7).

La Pentecôte (versets 9-12) allait un peu plus loin. La pensée dominante est ici la joie, non la repentance; la présence du Saint Esprit apportant la communion, la joie et la grâce qui s'étend même à l'étranger, l'orphelin et la veuve (verset 11). Le nom de l'Eternel devient le centre de la joie du peuple qui l'entoure. Tout en se réjouissant, le peuple se souvient qu'il n'est plus esclave; cela répond, pour nous, à ce qui nous est dit: «Marchez par l'Esprit».

Aux versets 13-15 — la fête des tabernacles — il n'est plus même recommandé de garder ces statuts. C'est joie pure; c'est même un commandement de se réjouir. Quand Dieu aura terminé toute son oeuvre pour rassembler son peuple, que ce dernier jouira de tout, que Satan lié ne pourra plus entraver la joie, elle sera sans mélange, sans crainte et sans fin. A la Pâque, il y avait les «pains d'affliction»; à la Pentecôte, il fallait encore prendre garde, dans un monde de péché, de «pratiquer les statuts»; mais, quand tous sont rassemblés auprès de Dieu, en possession définitive des promesses, le seul commandement est: «Tu ne seras que joyeux» (verset 15).

Il en est de même pour l'enfant de Dieu aujourd'hui: il est encore dans le cas de se souvenir de son esclavage en Egypte; il lui faut encore veiller, afin de marcher par l'Esprit; il soupire après le temps de la pleine bénédiction, et d'autant plus, qu'il comprend mieux les choses que Dieu a préparées à ceux qu'il aime. En résurrection, plus nous laisserons aller notre cœur, plus nous glorifierons le Seigneur. Maintenant, la joie laisse toujours une porte ouverte à quelque chute, dès que nous ne nous souvenons pas de la délivrance d'Egypte, ou que nous ne veillons pas à marcher par l'Esprit pendant que nous sommes encore dans ce monde.

Apocalypse 14: 15-20, parle de la moisson et de la vendange sur la terre. En Matthieu 13: 39, la moisson est la consommation du siècle; ce n'est pas un simple jugement, car il y a récolte de bon grain et séparation de l'ivraie. La vendange a lieu, quand tout ce qui restait est mauvais et sans mélange. Dieu le foule alors dans la cuve de son indignation et de sa colère.

Après l'exécution de ce jugement, nous trouvons la pleine joie du peuple de Dieu, le mal qui nous empêchait de jouir de Sa bonté étant détruit.

La fête des tabernacles se divise en deux parties: la gloire terrestre et la gloire céleste. Il conviendra alors à Israël de se souvenir qu'il a été dans le désert, où son péché l'a retenu pendant quarante ans, loin de la bénédiction. Quand même, il jouira pleinement de cette dernière; il gardera le mémorial d'avoir été dans le désert.

Quant à nous, ce n'est pas à la suite de notre péché que nous avons été retenus dans le désert, car ce dernier est notre part, comme étant conformes aux souffrances et à la mort de Christ. Quand la gloire arrivera pour nous, il n'y aura que de la joie. Ayant trouvé, en tant que fidèles, que le monde est un désert et l'ayant traversé fidèlement, nous n'aurons que de la joie au bout de notre course. Telle est notre position à nous, chrétiens; c'est pourquoi un huitième jour est ajouté à la fête des tabernacles, le commencement d'une nouvelle semaine, dans laquelle on ne peut entrer que par la résurrection. C'est le grand jour de la fête: tous s'y trouvent. Ce jour dépassait les sept jours; tout ce que Dieu donnait à son peuple sur la terre appartenait à un état de choses dans lequel la résurrection seule introduit. Jean 7 en donne le commentaire. Au verset 8, il n'était pas encore temps pour Christ de se montrer au monde. Cela aura lieu lorsqu'il paraîtra dans la vraie fête des tabernacles. Les frères du Seigneur représentent ici les Juifs incrédules. Plus tard (versets 9, 10), Jésus monte en secret à la fête; mais au huitième jour, le grand jour, il se montre publiquement, figure de ce qui devait arriver par sa mort et sa résurrection. Il annonce les fleuves d'eau vive pour ceux qui croiront en Lui, la grâce à quiconque a soif, le Saint Esprit qui serait les arrhes de la gloire céleste dans laquelle Jésus allait entrer. Le Saint Esprit est, dans nos coeurs, le témoin de la gloire du Fils de l'homme, le sceau, les arrhes de l'héritage. Il nous est donné, en attendant la pleine manifestation de la gloire. Ce n'est pas seulement le Saint Esprit comme principe de vie, mais un fleuve qui déborde et coule de nous, parce que nous avons la connaissance de la gloire et de la joie qui nous appartiennent. Cela nous fait soupirer après le temps où cela arrivera et où nous jouirons en liberté de tous les résultats de la grâce!